

« La vache, je t'aime tant que je te mange¹ »

Le néocarnisme dans deux romans français contemporains

Hannah Cornelus, Groupe de recherche Liter/nature, Université de Gand (Belgique)

156

Revue *Traits-d'Union*

#10 La condition animale : stratégies discursives et représentations

Résumé : Dans les romans français contemporains *180 jours* d'Isabelle Sorente (2013) et *Comme une bête* de Joy Sorman (2012), l'industrie de la viande est considérée comme l'un des lieux types où se manifestent les maux des sociétés capitalistes occidentales. Sous la pression hégémonique de la rentabilité, la vie et la mort des animaux de boucherie y sont devenues des non-sens dissimulés dans des non-lieux. Ces œuvres littéraires contiennent une mise en cause de l'industrie de la viande, sans pour autant préconiser le végétarisme. Au contraire, elles font preuve d'une célébration de la viande que l'on peut caractériser de « néocarniste ». Les romans susmentionnés soulignent le fait que la mort et la violence font partie de la vie et montrent l'importance de la ritualisation. Par leur pouvoir narratif, ils tentent de réinvestir de sens la mise à mort animale et de réinventer le lien séculaire qui unit l'homme à l'animal.

Mots-clés : Industrie de la viande, carnisme, abattage industriel, végétarisme, primitivisme

Abstract: In the contemporary French novels *180 jours* (2013) by Isabelle Sorente and *Comme une bête* (2012) by Joy Sorman, the meat industry is represented as one of the sites where signs of the dysfunction of the western capitalist system manifest themselves. Due to the tyranny of economic profit, the life and killing of animals come down to a non-sense, hidden in the invisible factory farms and slaughterhouses that have become non-places. If the novels do denounce the industrial mass-rearing and slaughtering of animals, they nonetheless do not defend vegetarianism. On the contrary, they contain a “neo-carnist” celebration of meat and use their narrative potential to give meaning to animal slaughtering and to reinvent the link between humans and animals, by stressing the importance of ritual and the fact that death is an essential part of life and nature.

Keywords: Meat industry, carnism, animal slaughter, vegetarianism, primitivism

« Nous aimons les animaux et aussi nous les mangeons² », écrit Joy Sorman dans son roman *Comme une bête* (2012), qui raconte l'histoire d'« un jeune homme qui aime les vaches au point de devenir boucher³ ». À première vue, l'attitude de l'apprenti boucher Pim semble incohérente, voire insensée : on pourrait l'analyser comme un cas emblématique de dissonance cognitive, qui révèle par extension le rapport ambigu et problématique de l'homme à l'animal dans les sociétés occidentales contemporaines. En effet, la lutte pour la sauvegarde des espèces en voie de disparition et l'attachement que de nombreux citoyens éprouvent pour leurs animaux de compagnie paraissent inconciliables avec l'abattage massif d'animaux de boucherie. L'invisibilité de ces animaux pris dans les rouages de l'industrie de la viande entretient d'ailleurs cette contradiction chez le consommateur ; c'est pourquoi de nombreux militants de la cause animale s'emploient à sensibiliser le grand public avec des images, des vidéos ou des reportages documentant les sanglantes réalités de l'industrie carnée. Néanmoins, comme Jovian Parry l'a souligné, la mise à mort de l'animal est, pour certaines personnes, loin d'être un élément dissuasif : au contraire, elle stimule chez eux l'envie de manger de la viande⁴. On peut parler, à cet égard, d'une tendance contemporaine proprement « néocarniste », qui valorise la qualité plutôt que la quantité de la viande, qui célèbre l'artisanat, la tradition et la virilité, et qui préconise un abattage respectueux, ainsi qu'une ré-ritualisation de notre rapport aux animaux. Ce mouvement constitue une légitimation renouvelée de la consommation carnée en réaction aux discours végétarien et végane, jugés artificiels, affectés, élitistes, utopiques, voire antihumanistes.

L'idée que « si les murs des abattoirs étaient transparents, tout le monde serait végétarien » ne fait donc pas consensus, ce que la littérature contemporaine révèle avec une particulière acuité. Même si un nombre croissant d'œuvres contemporaines contiennent une mise en cause de l'industrie de la viande, il n'en demeure pas moins que les romans français articulant de manière plus ou moins explicite une pensée favorable au végétarisme restent assez rares⁶. Cela peut certes tenir à une méfiance (tant lectoriale qu'auctoriale) durable envers la littérature engagée, mais le climat culturel français joue sans doute aussi un rôle. Afin d'expliquer la différence entre le rayonnement de la question animale dans la tradition anglo-saxonne et le retard accumulé sur ce point par la culture et la pensée françaises, Jean-Baptiste Jeangène Vilmer évoque le contexte philosophique français, marqué par la pensée humaniste, qui présuppose que toute considération envers les animaux mène inévitablement à la dévalorisation de l'humanité et de ses intérêts⁷.

Dans cet article, nous nous proposons d'étudier la représentation de la consommation carnée dans deux romans contemporains qui prennent délibérément à contre-pied les tendances végétariennes et végétaliennes : *Comme une bête* de Joy Sorman (2012) et *180 jours d'Isabelle Sorente* (2013). Ces deux œuvres contiennent en effet une mise en cause de l'industrie de la viande, sans pour autant préconiser le végétarisme : elles se livrent au contraire à une célébration de la viande, à la faveur d'un discours néocarniste qu'elles enrichissent et affinent.

Soulignons d'emblée que la littérature fournit une voie parfaitement valable pour examiner l'imaginaire néocarniste. Dans son ouvrage sur la représentation fictionnelle des animaux dans la modernité, Philip Armstrong explique en effet que les textes littéraires donnent une indication fiable de ce qui vit dans une société, en ce qu'ils portent les traces des idées et des sentiments qui sont présents dans leur contexte d'origine, en les influençant à leur tour⁸. C'est s'approcher des postulats théoriques de la sociocritique, qui considère le texte littéraire comme une « formulation problématique [c'est-à-dire transformée, polysémique, ambiguë, non-linéaire, non-homologue] de l'imaginaire social⁹ » et porte une attention

particulière aux enjeux d'écriture et de « mise en texte ». C'est s'approcher peut-être plus encore des positions de Vincent Jouve telles qu'exposées dans son essai consacré à ce qu'il nomme une *Poétique des valeurs*, lequel essai propose d'étudier « la façon dont le texte peut présenter, mettre en scène et hiérarchiser des valeurs¹⁰ ». Comme le souligne Jouve, en effet, « [l]es valeurs qui affleurent dans le texte ne fonctionnent pas en système clos [...] [elles] ne se laissent donc appréhender qu'à travers les relations implicites qu'elles entretiennent avec les valeurs extérieures au texte¹¹ », car tout texte se fonde sur le hors-texte¹² pour assurer sa lisibilité. Il s'agira donc ici d'étudier la représentation des valeurs néocarnistes et la « mythologie » qui entoure la viande dans les deux romans susmentionnés.

Il est clair en effet que toute nourriture ne répond pas seulement à un besoin naturel, mais revêt également une importante dimension *culturelle* : selon Barthes, en effet, « l'aliment résume et transmet une situation, il constitue une information, [...] il est un véritable signe », puisque la nourriture forme « un système de communication, un corps d'images, un protocole d'usages, de situations et de conduites¹³ ». Ce réseau d'associations, d'idées et de connotations est particulièrement étendu dans le cas de la viande, aliment à forte valeur symbolique qui occupe une place essentielle dans la conception occidentale de la nourriture. Il nous paraît ainsi justifié de considérer la viande comme étant l'objet d'un « mythe » contemporain, d'autant plus que Barthes lui-même inclut le bifteck dans *Mythologies*¹⁴. Le mythe, qui est, dans cette conception, une sorte de signification du second degré, « ne nie pas les choses, sa fonction est au contraire d'en parler ; simplement, il les purifie, les innocente, les fonde en nature et en éternité, il leur donne une clarté [...]»¹⁵. Avec Barthes, l'on peut dire que le mythe est une « valeur » qui ne se présente pas comme telle, parce qu'il « naturalise » sa qualité idéologique¹⁶. Tandis que les termes « végétarisme », « végétalisme » et « véganisme » désignent des discours et des systèmes de pensée, l'emploi du terme « carnivore » pour désigner un être humain qui consomme de la viande suggère qu'il s'agit d'un comportement naturel, qui ne résulte pas d'un choix personnel ou idéologique. Nick Fiddes fait le même constat lorsqu'il affirme que beaucoup de personnes sont d'avis que le végétarisme est de nature idéologique (sinon ouvertement politique) mais estiment qu'on ne peut en dire de même de la consommation carnée¹⁷. C'est pour cette raison qu'il nous semble justifié d'utiliser dans notre analyse le terme de « néocarnisme », proposé par Mélanie Joy pour attirer l'attention sur les jugements de valeur et les connotations culturelles qui restent implicites dans le système de la consommation carnée et les discours qui y sont associés¹⁸.

■ La mise en cause de l'industrie carnée

Le discours contemporain autour de la consommation carnée met régulièrement l'accent sur la dissociation entre la viande et l'animal dont elle provient, qui serait l'effet de l'industrialisation de l'élevage et de l'abattage. Grâce à l'invention de la zootechnie au début du XX^e siècle¹⁹, la viande a quitté son statut de produit de luxe. Afin de permettre cette production de masse, des mesures d'intensification ont été mises en œuvre, ce qui a eu pour conséquence une détérioration considérable des conditions de vie des animaux et des conditions de travail des employés. L'élevage se déroule désormais « hors sol », les animaux vivent enfermés dans des bâtiments surpeuplés ne permettant aucun mouvement « inutile » ni la conservation des liens sociaux. De même, on remarque une dislocation du comportement habituel des animaux, puisque tout est réglé artificiellement, de l'alimentation à la température et l'éclairage. L'objectivation des animaux est poussée à l'extrême :

ils sont traités comme « [des] machine[s] thermodynamique[s] [...] qui synth[é]tisent] des protéines animales à partir d'aliments végétaux²⁰ ». Les salariés, pour leur part, sont tiraillés entre l'obligation de traiter les animaux comme de la matière brute afin de céder à la pression de la rentabilité, et les sentiments de culpabilité causés par les signes indéniables de la sensibilité animale. En raison de la division du travail et de l'économie d'échelle, les salariés ont le sentiment de travailler *sur* de la matière animale au lieu de collaborer *avec* les animaux. Leur métier ne fait plus sens et ils se sentent marginalisés par la société : comme le formule l'un des salariés dans *180 jours*, en effet : « ici on s'endurcit ou on s'écorche vif ²¹ ». La population, aujourd'hui majoritairement citadine, vit loin de la campagne d'où provient sa nourriture et est par conséquent largement inconsciente de la manière dont celle-ci a été produite. Les abattoirs, jadis situés *intra-muros*, sont désormais relégués à l'extérieur des villes²². Cet exil, qui est à l'origine le résultat d'un souci pour l'hygiène publique, révèle également que la mort, la souffrance et la violence sont devenues taboues dans la société contemporaine : « [D]ésormais », signale Noélie Vialles, « l'abattage doit être industriel, c'est-à-dire massif et anonyme ; il doit être non-violent, idéalement : indolore ; il doit être invisible, idéalement : inexistant. Il doit être comme n'étant pas²³. » Ainsi, les morceaux de viande joliment découpés et emballés que l'on achète chez le boucher ou au supermarché ne rappellent en rien les réalités sanglantes et violentes dans lesquelles ils ont été produits : la viande s'est dissociée de l'animal, et la boucherie de l'abattage. De cette manière, les animaux de rente sont devenus des « référents absents²⁴ », pour reprendre la formule désormais célèbre de Carol J. Adams. Les récits de fiction peuvent alors fonctionner comme une sorte de témoignage de la réalité de l'industrie de la viande, qui incarne et contextualise « le gigantisme de l'horreur [de l'industrie de la viande], bref [qui rend] visible [ce] qui a été conçu pour être invisible²⁵ ».

Dès le début de *180 jours*, le narrateur insiste sur le non-lieu qu'est l'élevage : l'on apprend qu'il « ne figur[e] pas dans la mémoire du GPS²⁶ ». La violence dont souffrent bêtes et hommes reste contenue à l'intérieur, à l'abri des regards, dans des bâtiments anonymes qui sont « comme ces bandeaux qui cachent les yeux des victimes sur les photos de faits divers²⁷ ». Le chef de l'élevage, nommé ironiquement « Legai », parle d'« unités » et de « structure de production » au lieu d'« animaux » et de « porcherie²⁸ » : il est alors clair que l'on « peut vider les mots comme on vide une carcasse²⁹ ». Legai explique qu'il « produi[t] du porc, [comme] d'autres produisent des voitures ou du caoutchouc³⁰ » : la rationalité économique domine et les animaux se voient nier leur statut d'êtres vivants et sensibles.

Dans le roman de Joy Sorman, la visite à l'abattoir industriel constitue un passage-clé. Pour les apprentis-bouchers, en effet, les visites de ces « enceinte[s] tragique[s] et secrète[s] » sont des « rituels du sang et baptêmes du feu³¹ ». C'est dans l'abattoir que s'effectue la transformation de l'animal en viande, c'est là que « l'animal dispar[âit], [s']éva[n]por[e]³² ». Pour Pim, c'est une épreuve d'« apprendre comment la bête passe du statut de cadavre à celui de substance consommable³³ ». Il est soulagé de se retrouver comme boucher « du bon côté, du bon côté de la viande et du destin », mais il estime toutefois qu'il faut avoir le courage, si ce n'est la loyauté, d'aller voir « toute [cette] saleté qu'on nous dissimul[e], des secrets innombrables³⁴ ».

En insistant sur les souffrances provoquées par l'industrie de la viande, les romans en contiennent une mise en cause implicite que l'on peut résumer ainsi : dans notre société contemporaine, l'élevage et la mise à mort des animaux destinés à la consommation humaine sont devenus des non-sens dans des non-lieux. Cette contestation de l'industrie de la viande, partagée d'ailleurs avec les adeptes du

végétarisme, relève dans les romans en question d'un malaise plus profond et plus complexe lié au rapport ambigu que l'homme entretient avec l'environnement naturel et avec les animaux. « Ce n'est pas une question de [manger ou non de la] viande³⁵ », « ce n'est pas une question d'écologie mais d'humanité³⁶ », précise le personnage principal dans *180 jours*, dont les propos font écho à ceux de Sorente elle-même : « [i]l se passe quelque chose pour notre esprit, pour notre terre spirituelle, ce qui est extrêmement grave. [...] on impose à notre propre esprit la même chose qu'on impose à la terre [et aux animaux]³⁷ ». Tout au long de son roman, des allusions multiples à l'élevage et à la souffrance qu'il provoque parcourent le récit, tels les indices involontairement manifestés d'un traumatisme profond : elles sont souvent isolées du reste du texte par leur mise en italique. La citation suivante, dans laquelle le mot « enchaînement » provoque une association à la viande chez le narrateur, illustre exemplairement le principe :

[la] façon [qu'a Elsa] de réduire la souffrance à un enchaînement de causes et de conséquences *une chaîne interminable de protéines animales* qui dit la vérité mais en même temps la durcit, la mutile à force de vouloir expliquer, analyser, redresser, comme si toute l'histoire consistait à chercher un coupable³⁸.

Le roman de Sorente, clairement inspiré par la psychanalyse, montre que la conscience collective de l'humanité est souffrante. Il est à cet égard significatif que les fragments en italique se multiplient et s'allongent à mesure que l'effondrement mental des protagonistes s'intensifie et que l'apogée violent du récit approche : les pensées réprimées gagnent en force et ne peuvent plus être étouffées. Ainsi, le roman fonctionne « comme si l'animal tremblant était un trait d'union³⁹ » entre l'homme et son inconscient. L'élevage est à plusieurs reprises décrit comme « un miroir vivant⁴⁰ ». L'idée sous-jacente est que tout ce qui se passe dans les élevages et les abattoirs concerne l'humanité entière, comme le pense d'ailleurs Martin : « la porcherie incluait Elsa [la petite amie sceptique de Martin]. Elle nous incluait tous [parce que] la chaîne d'abattage règle la cadence du monde⁴¹. »

I « La grande chaîne du vivant »

Si les adeptes du néocarnisme se rallient à la contestation de l'industrie carnée, aimer les bêtes n'implique pas, pour eux, de s'abstenir de les manger, bien au contraire. Dominique Lestel, qui, avec son *Apologie du carnivore* (2011), a écrit un véritable manifeste néocarniste, formule cette idée de la façon suivante : « [...] le carnivore est parfois plus proche des animaux qu'aucun végétarien ne pourra jamais l'être parce qu'il assume entièrement, c'est-à-dire métaboliquement, sa nature animale au lieu de s'en dégoûter⁴² ». La consommation carnée est vue comme un acte réfléchi par lequel l'être humain s'inscrit dans cette « chaîne du vivant » dont la mort et la souffrance font indéniablement partie : « [a]ccepter de manger de la viande, c'est assumer le fait qu'il n'y a pas de "déjeuner gratuit" en ce bas monde⁴³ », affirme Lestel.

À la fin de son célèbre ouvrage *When species meet* (2008), Donna Haraway articule une pensée similaire : « il n'y a pas moyen de manger et de ne pas tuer, ni de manger et de ne pas évoluer avec [*become with*] les autres créatures mortelles pour lesquelles nous sommes responsables, aucune façon de prétendre pouvoir atteindre l'innocence, la transcendance ou une paix définitive⁴⁴ ». C'est précisément cela que les néocarnistes reprochent aux végétariens et aux véganes : se positionner au-dessus ou à l'extérieur de ce monde du vivant ; vouloir naïvement « vivre dans le monde enchanté de Walt Disney, dépourvu de souffrance, de

cruauté et de conflits d'intérêts irréductibles⁴⁵ ». Martin, le protagoniste de *180 jours*, émet une opinion analogue :

Crier sur les toits je suis végétarien, c'est comme si tu criais ce n'est pas ma faute, je n'ai rien à voir avec ça. Mieux vaut penser à l'animal qui t'a donné sa vie, y penser à chaque bouchée, si la pensée te coupe l'appétit, c'est que la viande n'était pas mangeable. Et si elle l'est ? [...] Profites-en et arrête de jouer les fausses gentilles⁴⁶.

Bien qu'il faille généralement se méfier de donner un sens univoque et définitif au récit en se fondant sur les opinions exprimées par un seul personnage et bien que ce soit la seule instance à travers laquelle l'idéologie néocarniste figure explicitement dans le roman, il semble justifié d'affirmer que ce courant de pensée soutient le récit entier. L'autrice, pour sa part, affirme dans une interview être arrivée à la résolution suivante après avoir visité des élevages : elle a décidé de continuer à consommer de la viande, mais de façon consciente et limitée. La reconnaissance de la composante violente du monde naturel et de la tragédie indissociable de la vie est alors primordiale : il serait naïf de croire qu'il est possible d'éliminer cette cruauté. Il vaut mieux en tout état de cause l'accepter et lui donner un sens, car « personne ne vit d'illusions et d'eau fraîche [...] la vie est carnivore, aucun entraînement ne pourra rien y changer⁴⁷ ».

Dès lors, une dimension presque métaphysique est conférée à la consommation carnée : elle nous rappelle notre place dans le monde et fonctionne comme une sorte de *memento mori* implicite qui évoque le caractère éphémère de la vie. « Ce que vivre avec les animaux dans la nature nous donne, tout autant que la lecture de Marc Aurèle, c'est *l'amor fati*, l'acceptation de ce qui arrive⁴⁸ », affirme ainsi Jocelyne Porcher. Pour Pim, c'est bel et bien la leçon que nous donnent les animaux :

Pim sait déjà qu'il mourra comme une bête, il sait qu'au moment d'en finir il rejoindra les porcs dans leur fange. On sait rarement comment mourir, les animaux savent, [...] Il faut aimer les bêtes qui nous apprennent à mourir puisque nous mourrons tous de la même mort⁴⁹.

L'élevage de bétail et la consommation carnée impliquent, s'ils sont pensés de la « bonne » manière, une forme de « vivre » avec les animaux qui nous fait prendre conscience de notre propre animalité.

Pim sait tout ce qu'il y a à l'intérieur des bêtes, les abats qui dégueulent sans fin, mais aussi les paysages de verdure, les caresses d'un éleveur, des escalopes de veau à venir, il y a tous les hommes qui les mangeront, il y a la grande chaîne du vivant, ininterrompue et implacable, il y a la théorie de l'évolution, les secrets de la nature et l'humanité tout entière qu'il faut sustenter, il y a un monde et les animaux étaient là devant nous⁵⁰.

Envisagée de la sorte, la consommation carnée devient une leçon d'humilité : dans la conception néocarniste, l'humanité est en effet replacée à l'intérieur du règne animal, et non au-delà.

Pim, « qui n'occupe qu'une place secondaire dans cette existence qui est pourtant la sienne [parce que] la viande tient le premier rôle⁵¹ » semble alors être une exagération ironique du sujet néocarniste. Il veut absolument savoir « comment ça fait, comment ça fait de faire la bête » et refait la visite à l'abattoir suivant le parcours des animaux ; « [i] parle à sa viande comme un éleveur parle à ses bêtes », envisage de se cacher nu dans une carcasse et imagine des scénarios excentriques pour mieux célébrer la viande⁵². Malgré les apparences, ce comportement certes extravagant ne relève pas nécessairement de la folie : il pourrait être au contraire la marque chez Pim d'« une rationalité absolue [...] [d'] une façon de pousser la

cohérence [du] métier [de boucher] jusqu'au bout⁵³ », d'une manière de prendre conscience du lien qui unit les hommes aux animaux⁵⁴. En effet, puisque nous sommes tous faits de la même « chair » mortelle, la consommation de la viande s'apparente volontiers à « une transfusion sanguine [...] un transfert de la vitalité animale à l'humanité carnivore⁵⁵ [...] ». Un des clients de Pim formule cette conception de la consommation carnée de la manière suivante :

nos chairs se mélangent, je le sens bien quand j'avale mon steak, ça tremble à l'intérieur, puis ça se dissout doucement. C'est la bête sauvage qui entre en moi, j'ai l'enzyme qui digère l'élastine, [...] la première viande que j'ai mangée a scellé ma dépendance aux animaux, je l'ai contractée comme un virus, je mange, je suis une bête carnivore⁵⁶.

Cette idée trouve par ailleurs un écho remarquable dans l'ouvrage de Lestel qui écrit que « [l']éthique du carnivore [...] est une *éthique de la dépendance assumée*, qui accepte de recevoir ce que la vie lui donne ; c'est une éthique de l'addiction aux autres animaux⁵⁷ ».

I Consommateurs et animaux : renouer le lien

Répetons-le : la conception esquissée ci-dessus d'un lien de « dépendance assumée » entre le carnivore et l'animal n'implique nullement qu'aux yeux des néocarnistes toutes les manières de tuer et de manger des animaux soient permises. De fait, « [c]e qui est véritablement choquant », écrit Jean-Christophe Bailly,

ce n'est pas tant de manger de la viande (et donc d'élever des bêtes pour à la fin les tuer) que de le faire sans pensées, sans égards, comme s'il s'agissait d'un droit exercé depuis toujours et devant lequel les animaux n'auraient d'autre destin et d'autre raison d'être que ceux d'être engraisés puis abattus⁵⁸.

En effet, dans le système industriel, la mise à mort des animaux ne fait plus sens, revient même à un contre-sens ou à un non-sens. Les néocarnistes déplorent que dans la société contemporaine, « la consommation de viande [soit] devenue une habitude qui n'a plus aucune dimension de commémoration ni de communion⁵⁹ ». Dans un monde saturé de viande industrielle, le rapport quasi métaphysique entre l'homme et l'animal est érodé : « ces cérémonies étaient révolues ; aussi impossibles à reconstituer que le corps de l'animal débité et conditionné sous cellophane⁶⁰ ». Par réaction, l'idéal néocarniste consiste à « manger de la viande de façon limitée, voire rituelle. Autrement dit, faire de chaque repas carné une cérémonie, voire une commémoration [...]⁶¹ ».

Il est donc grand temps, proclament les récits dont nous parlons, de « réinventer le lien⁶² » entre les éleveurs et les animaux, mais aussi entre les consommateurs et les animaux ; et, si les romans en question ne se donnent certes pas pour but d'apporter des solutions pragmatiques en vue de transformer durablement les pratiques d'élevage et d'abattage, ils permettent néanmoins au lecteur de réfléchir sur et de ressentir les sentiments de malaise provoqués par l'état actuel de l'industrie carnée et (l'absence) du rapport entretenu avec les animaux. Le néocarnisme mise surtout sur une (ré)ritualisation de la consommation de la viande, une réinvention de notre rapport aux animaux de boucherie qui donne un sens à leur mort. Dans ce contexte, l'importance de la narration n'est pas à sous-estimer, et c'est la raison pour laquelle l'imaginaire néocarniste se prête bien à la forme littéraire. Les deux romans mettent en scène des actes à valeur symbolique qui vont à l'encontre des normes du système industriel. Ainsi, par exemple, à la fin du roman de Sor-

man, le boucher Pim se jure de « retrouver le temps simple du face-à-face, quand l'homme connaissait bien la bête qu'il s'apprêtait à manger⁶³ ». Il se compare alors à Noé et se définit comme le sauveur de la descendance de l'humanité et des animaux suite au « déluge » postmoderne incarné par l'industrie de la viande. On notera d'ailleurs que le fait que la confrontation du personnage avec la vache domestiquée ne s'avère que peu glorieuse ne change rien à la splendeur et au prestige de sa mission. Il veut seulement atteindre le but que le néocarnisme s'est imposé, à savoir « retrouver le goût de la viande et la raison des animaux⁶⁴ » pour que la viande redevienne un produit de valeur, « un trophée, une offrande, une prise de guerre⁶⁵ ». Ce choix de mots est significatif : dans l'entièreté du roman, Sorman emploie souvent des termes ou des images liés à l'imaginaire religieux ou spirituel (« la procession » des ouvriers qui sont des « moines de la viande⁶⁶ ») ou à la vaillance virile⁶⁷ du combat (Pim se voit lui-même comme un « chevalier viandard⁶⁸ »). Ces références, employées souvent de manière ironique, illustrent la manière dont le roman de Sorman se moque avec tendresse et sympathie de la veine métaphysique et épique du néocarnisme. Dans le roman d'Isabelle Sorente, le narrateur suggère à propos d'un « guerrier écologique » végétarien :

[s]'il avait pu tuer un animal de ses mains, le pourchasser et le tuer, l'honorer et le remercier, il aurait savouré la viande comme il lui arrivait de faire l'amour, en mordant jusqu'au sang dans les endroits tendres⁶⁹.

Il est clair que l'une des façons de donner du sens à la mise à mort de l'animal est de se référer à une éthique de chasse respectueuse, inspirée par une forme d'animisme propre aux peuples indigènes et, plus largement, aux temps indéfinis lors desquels l'homme vivait en harmonie avec la nature. Tandis que Pim, dans le roman de Sorman, s'inspire du chasseur préhistorique, Lestel cite l'attitude respectueuse des Indiens Algonquins du Canada⁷⁰. Quant à Jean-Christophe Bailly, il embrasse d'une manière plus nuancée les propos d'un chaman inuit dans sa réflexion⁷¹. Reste à savoir si cette idée dépasse le stade d'une idéalisation nostalgique du lien entre le chasseur et sa proie, le rapport de force déséquilibré restant en tous les cas inévitables.

Une autre voie empruntée, qui n'échappe pas davantage à la critique d'une nostalgie pastorale et romantique, envisage le retour à un élevage plus traditionnel de petite échelle. L'acte symbolique et performatif opéré par Martin et Camélia vers la fin de *180 jours* s'inscrit dans cette perspective : en baptisant tous les cochons, ils combattent l'anonymat et l'objectivation du vivant. Le boucher Pim passe quant à lui quelque temps dans une ferme traditionnelle, et ses descriptions font largement écho aux propos portés, dans l'extra-texte idéologique, par des penseurs comme Porcher⁷² : les bêtes et les hommes collaborent afin de réaliser

l'œuvre comestible commune [...] [les bêtes sont] élevées afin d'être engraisées et abattues, élevées c'est du temps passé ensemble, élevées pour les manger mais pas que, et te manger la vache, te dévorer à la fin de l'histoire, ça n'empêche ni la beauté ni la joie ni le lien. La vache, je t'aime tant que je te mange⁷³.

« [D]ans artisan boucher le mot le plus important c'est artisan...⁷⁴ »

Enfin, une ultime façon d'honorer l'animal mangé repose sur l'appréciation des qualités de la viande. Cela ne reconstruit certes pas cette « intimité perdue » entre le consommateur et les animaux dont il mange la chair, mais c'est plus facile à atteindre que le face-à-face de la chasse. Par ailleurs, cela suppose de fait une

estime pour l'artisanat du boucher. Car le vrai boucher sait choisir la belle viande, même si celle-ci est « encore habillée⁷⁵ » ; il maîtrise également l'« art magistral⁷⁶ » de la découpe et travaille de manière hygiénique, avec dextérité et précision. Car, comme l'un de ses maîtres le confie à Pim, « [t]u dois savoir que le boucher il est comme le médecin, il a du pouvoir, il tient la vie de ses clients entre ses mains⁷⁷ », c'est pour cette raison qu'il faut « toujours préparer la viande comme si c'était pour un membre de votre famille, avec le même soin et le même amour...⁷⁸ ». Pim, on l'a vu, possède cet amour fou pour la viande, et c'est celui-là que Sorman essaie de transmettre à travers son roman. Dans une écriture à la fois précise et poétique, il évoque de manière très sensorielle le plaisir proprement esthétique que procure la viande. En effet, celle-ci est présentée et célébrée dans *Comme une bête* à travers chacune de ses dimensions sensorielles (le terme étant ici utilisé comme la réunion de toutes les perceptions, visuelles et gustatives, olfactives et sensitives). Ainsi, Pim est « paralysé par la beauté » en contemplant « la chair marbrée rose et blanc », et les lecteurs observent à travers lui cette « bête veinée de tous les rouges comme un marbre de Rance, mouchetée comme celui de Vérone » ainsi que « la viande contrastée, un gras jaune en fine pellicule mêlé à un muscle rose, puis violet profond, pourpre sur les cuisses, enfin grenat sur le fessier⁷⁹ », décrite, on le voit, de manière quasi picturale. Par ailleurs, la description de la démarche des bouchers, qui s'apparente à la danse et à la chorégraphie⁸⁰, nous invite à réévaluer la beauté inattendue de cette profession sanglante : c'est en ce sens que l'on peut dire que l'« artisanat » de l'écrivaine rejoint celui du boucher.

Le discours néocarniste part du constat que, dans le contexte de l'industrie carnée, notre rapport aux animaux ne fait plus sens. La mise à mort des animaux destinés à la consommation humaine est segmentée et rendue invisible, ce qui a pour conséquence néfaste de mettre à mal notre conscience collective. Le refus de tout aliment d'origine animale est néanmoins jugé trop radical et ne constitue pas une solution efficace, puisque, selon les néocarnistes, ce comportement revient à insister sur l'exception humaine et ne peut dès lors qu'élargir la ligne de faille qui nous sépare de la nature. De fait, la consommation carnée doit plutôt être entendue comme la manière primordiale qu'a le genre humain d'assumer son animalité et de s'inscrire dans la « grande chaîne du vivant » où la cruauté, la violence et la mort ont leur juste place. En fonctionnant comme une sorte de « mythe » barthésien associé à la viande, qui poserait la consommation carnée comme naturelle, normale et nécessaire, le néocarnisme dissimule qu'il est en fait aussi idéologiquement chargé que le végétarisme ou le véganisme qu'il décrie pourtant.

En effet, n'y a-t-il pas toujours un rapport de force qui lie (ou oppose) l'homme et l'animal ? La consommation carnée ne fonctionne-t-elle pas en réalité (même si de manière *a priori* paradoxale) comme un hommage rendu aux animaux et comme une « aide » apportée à l'homme en vue d'assumer sa nature animale ? Ou bien avons-nous affaire à « une séparation radicale et indéfinie avec "l'animalité", que seule la manducation réalise absolument [...] [car] manger, c'est anéantir d'une façon bien particulière : mastiquer, digérer, mais aussi rejeter sous forme d'excréments⁸² » ? Admettons-en tous les cas qu'une hiérarchie s'opère toujours dans le fonctionnement de la consommation carnée : on ne mange pas tous les animaux, et ceux dont on consomme la chair ne sont pas les plus respectés. L'on pourrait argumenter que dans le néocarnisme, l'animal est totalement assimilé à sa viande, ce dont témoignent les expressions « élever de la viande », « viande heureuse » ou encore « viande sur pattes ». Quant aux animaux de boucherie, ils sont simplement « promesses d'abondance [...] né[s] viande⁸³ ». Manger de la viande signifierait dans ce cas non pas la réalisation de la nature animale de

l'homme, mais l'expression de la domination humaine de la nature, comme l'explique Nick Fiddes⁸⁴. Toutefois, en dépit des contradictions qui subsistent dans le discours néocarniste, on remarquera que ce discours fonctionne particulièrement bien dans la littérature romanesque : par son pouvoir narratif, celle-ci peut donner un sens à la mise à mort et à la consommation de la chair de l'animal. C'est ainsi qu'Elizabeth Costello, le personnage principal du roman éponyme de Coetzee, peut résumer l'attitude qu'elle désigne par le terme de « primitivisme » :

Tuez la bête, disent-ils [les primitivistes], mais faites-le de sorte que sa mort soit une épreuve de force, un rituel, et honorez votre antagoniste. [...] Mangez-le aussi, dans le but d'absorber sa force et son courage. Regardez-le droit dans les yeux avant de le tuer, remerciez-le après. Chantez ses louanges⁸⁵.

« Racontez son histoire et le récit de sa mort », pourrions-nous ajouter, car, au total, c'est cela que la littérature sait faire le mieux. ●

¹ Sorman Joy, *Comme une bête*, Paris, Gallimard, 2012, p. 84.

² *Ibid.*, p. 44.

³ *Ibid.*, quatrième de couverture.

⁴ Parry Jovian, « Oryx and Crake and the New Nostalgia for Meat », *Society and Animals*, vol. 17, n°3, 2009, p. 241-242 et Parry Jovian, *The New Visibility of Slaughter in Popular Gastronomy*, mémoire de maîtrise, University of Canterbury, 2010, p. 7.

⁵ Rappelons que les termes « végétarisme » et « végétalisme » désignent des pratiques alimentaires : les végétariens ne consomment pas de chair animale (ni viande ni poisson), tandis que les végétaliens évitent toute nourriture d'origine animale (ils évitent donc aussi les œufs, les produits laitiers, le miel). Le mot « véganisme », nouveau en langue française, désigne un mode de vie dont les adeptes s'efforcent d'« éviter tout produit, tout service et toute activité impliquant l'exploitation des animaux », cf. Giroux Valéry et Renan Larue, *Le véganisme*, Paris, PUF, 2017, p. 5 *sqq.*

⁶ Les exceptions les plus visibles sont : del Amo Jean-Baptiste, *Règne animal*, Paris, Gallimard, 2016 ; Message Vincent, *Défaite des maîtres et possesseurs*, Paris, Seuil, 2016 et Brunel Camille, *La guérilla des animaux*, Paris, Alma Édition, 2018.

⁷ Vilmer Jean-Baptiste Jeangène, « Foreword », in Mackenzie Louisa et Posthumus Stéphanie (éds.), *French Thinking about Animals*, East Lansing, Michigan State University Press, 2015, p. IX-XI. Il mentionne également l'importante influence politique des lobbys de la chasse et de l'industrie de la viande et le prestige de la gastronomie traditionnelle française, dans laquelle la viande, le poisson et autres produits animaliers sont considérés comme indispensables.

⁸ Armstrong Philip, *What Animals Mean in the Fiction of Modernity*, London/New York, Routledge, 2008, p. 4.

⁹ Popovic Pierre, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *Pratiques*, n°151-152, décembre 2011, p. 30.

¹⁰ Jouve Vincent, *Poétique des valeurs*, Paris, PUF, 2001, p. 7.

¹¹ *Ibid.*, p. 15.

¹² *Ibid.* Pierre Popovic précise que « [l]e réel (le référent social comme tel) reste en dehors de la prise [...] il est toujours déjà dit sous la forme d'une masse d'informations brutes composant une première rumeur touffue, [...] un cotexte [qui] est composé de ces informations référentielles déjà sémiotisées par des discours et traduites en "indices" par cette première sémiotisation [...] ». Popovic Pierre, *op.cit.*, p. 18.

¹³ Barthes Roland, « Pour une psycho-sociologie de l'alimentation contemporaine », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, vol. 16, n°5, 1961, p. 979.

¹⁴ Barthes Roland, *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Le cercle points. Essais, 2014 [1957], p. 84-86.

¹⁵ *Ibid.*, p. 253.

¹⁶ « Le mythe est une valeur, il n'a pas la vérité pour sanction [...] ». *ibid.*, p. 229. « [...] acculé à dévoiler ou à liquider le concept [intentionnel du mythe], il va le *naturaliser*. » *ibid.* p. 236. En italique dans le texte.

¹⁷ Fiddes Nick, *Meat : A Natural Symbol*, London, Routledge, 1991, p. 5.

¹⁸ Joy Melanie, « Understanding Neocarnism : How Vegan Advocates Can Appreciate and Respond to "Happy Meat," Locavorism, and "Paleo Dieting" », *OneGreenPlanet*, 2013, en ligne : <https://www.onegreenplanet.org/lifestyle/understanding-neocarnism/> [consulté le 9 janvier 2019]. L'auteur utilise le terme « neocarnism » dans le prolongement du terme « carnism » qu'elle a lancé dans son

livre *Why We Love Dogs, Eat Pigs and Wear Cows. An Introduction to Carnism* (San Francisco, Conari Press, 2011), qui en dégage les mécanismes.

¹⁹ La zootechnie est la discipline qui vise à optimiser le rendement de l'élevage animal. Voir Porcher Jocelyne, *Éleveurs et animaux : réinventer le lien*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Partage du savoir, 2002.

²⁰ Larrère Catherine et Larrère Raphaël, « Actualité de l'animal-machine », *Les Temps modernes*, vol. 2, n° 630-631, 2005, p. 143-144.

²¹ Sorente Isabelle, *180 jours*, *op.cit.*, p. 178.

²² Vialles Noëlie, *Le sang et la chair. Les abattoirs du pays de l'Adour*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2016 [1987], p. 19 sqq.

²³ *Ibid.*, p. 21.

²⁴ Adams Carol J., *The Sexual Politics of Meat*, New York, Bloomsbury, 2015 [1990], p. xxiv.

²⁵ Simon Anne, « Animal : l'élevage industriel », *Encyclopédie du témoignage et de la mémoire*, Mesnard Philippe et Jurgensson Luba (dir.), 16 décembre 2015, en ligne : <http://memories-testimony.com/notice/animal-lelevage-industriel/> [consulté le 20 mars 2019], s. p.

²⁶ Sorente Isabelle, *op.cit.*, p. 53.

²⁷ *Ibid.*, p. 54. Notons toutefois que ce sont souvent les yeux des coupables qui sont cachés par des bandeaux noirs.

²⁸ Sorente Isabelle, *180 jours*, *op.cit.*, p. 35.

²⁹ *Ibid.*, p. 407.

³⁰ *Ibid.*, p. 58.

³¹ Sorman Joy, *Comme une bête*, *op.cit.*, p. 37.

³² *Ibid.*, p. 59.

³³ *Ibid.*, p. 37.

³⁴ *Ibid.*, p. 63-65.

³⁵ Sorente Isabelle, *180 jours*, *op.cit.*, p. 99.

³⁶ *Ibid.*, p. 45.

³⁷ Del Amo Jean-Baptiste, Finkielkraut Alain et Sorente Isabelle, « La littérature et la condition animale », *Répliques*, France Culture, 5 novembre 2016.

³⁸ Sorente Isabelle, *180 jours*, *op.cit.*, p. 264.

³⁹ *Ibid.*, p. 92.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 156, 310 et 422.

⁴¹ *Ibid.*, p. 376, 367.

⁴² Lestel Dominique, *Apologie du carnivore*, Paris, Fayard, 2011, p. 14.

⁴³ *Ibid.*, p. 16.

⁴⁴ Nous traduisons : « There is no way to eat and not to kill, no way to eat and not to become with other mortal beings to whom we are accountable, no way to pretend innocence and transcendence or a final peace », in Haraway Donna, *When species meet*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008, p. 295.

⁴⁵ Lestel Dominique, *op.cit.*, p. 80.

⁴⁶ Sorente Isabelle, *180 jours*, *op.cit.*, p. 299-300.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 28-29.

⁴⁸ Porcher Jocelyne, « Ce que les animaux domestiques nous donnent en nature », *La découverte*, Revue du MAUSS, vol. 42, n°2, 2013, p. 59.

⁴⁹ Sorman Joy, *Comme une bête*, *op.cit.*, p. 101-102.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 47.

⁵¹ *Ibid.*, p. 132.

⁵² *Ibid.*, p. 65, 132, 134 et 148-149.

⁵³ INTERBEV, Association Nationale Interprofessionnelle du Bétail et des Viandes, « Entretien avec Joy Sorman "Comme une bête" », laviande.fr, 2012, en ligne : <https://www.la-viande.fr/webtv/interview-joy-sorman-comme-bete> [consulté le 18 mars 2019].

⁵⁴ En ce sens, les néocarnistes prétendent éviter de tomber dans le piège de l'anthropocentrisme, ce qu'ils reprochent volontiers aux véganes et aux végétariens. Cette interprétation, pour le moins inventive, est néanmoins loin d'être évidente.

⁵⁵ INTERBEV, Association Nationale Interprofessionnelle du Bétail et des Viandes, *op.cit.*

⁵⁶ Sorman Joy, *Comme une bête*, *op.cit.*, p. 114-115. En italique dans le texte.

⁵⁷ Lestel Dominique, *op.cit.*, p. 134. Nous soulignons.

⁵⁸ Bailly Jean-Christophe, *Le dépaysement. Voyages en France*, Paris, Seuil, coll. Le cercle points, 2011, p. 414.

- ⁵⁹ Lestel Dominique, *op.cit.*, p. 122.
- ⁶⁰ Sorente Isabelle, *180 jours, op.cit.*, p. 428.
- ⁶¹ Lestel Dominique, *op.cit.*, p. 124.
- ⁶² Porcher Jocelyne, *Éleveurs et animaux : réinventer le lien, op.cit.*
- ⁶³ Sorman Joy, *Comme une bête, op.cit.*, p. 158.
- ⁶⁴ *Ibid.*, p. 161.
- ⁶⁵ *Ibid.*, p. 126.
- ⁶⁶ *Ibid.*, p. 112.
- ⁶⁷ L'on pourrait en effet centrer la réflexion autour du carnisme et des questions de genre (le lien entre la viande et la masculinité/virilité, le lien entre véganisme et féminisme, etc.) Voir par exemple Carol J. Adams, *op.cit.* et le concept du carno-phallogocentrisme chez Jacques Derrida, cf. « Il faut bien manger » ou le calcul du sujet », dans Weber Elisabeth (éd.), *Points de suspension : entretiens Jacques Derrida*, Paris, Éditions Galilée, 1992, p. 295.
- ⁶⁸ Sorman Joy, *Comme une bête, op.cit.*, p. 27 et 75.
- ⁶⁹ Sorente Isabelle, *180 jours, op.cit.*, p. 428.
- ⁷⁰ Lestel Dominique, *op.cit.*, p. 102 sqq.
- ⁷¹ Bailly Jean-Christophe, *op.cit.*, p. 415-416.
- ⁷² Voir par exemple Porcher Jocelyne, *Éleveurs et animaux : réinventer le lien, op.cit.*
- ⁷³ Sorman Joy, *Comme une bête, op.cit.*, p. 79 et 84.
- ⁷⁴ *Ibid.*, p. 20.
- ⁷⁵ *Ibid.*, p.78.
- ⁷⁶ *Ibid.*, p. 24.
- ⁷⁷ *Ibid.*, p. 29. En italique dans le texte.
- ⁷⁸ *Ibid.*, p. 20. En italique dans le texte.
- ⁷⁹ *Ibid.*, p. 26 et 124-125.
- ⁸⁰ *Ibid.*, p. 13-14 et 24.
- ⁸¹ Voir aussi « the three Ns of Justification » (Necessary, Normal, Natural) répertoriés par Mélanie Joy dans *Why We Love Dogs, Eat Pigs and Wear Cows. An Introduction to Carnism, op.cit.*, p. 100 sqq. et dans « Understanding Neocarnism : How Vegan Advocates Can Appreciate and Respond to “Happy Meat,” Locavorism, and “Paleo Dieting” » *op.cit.*
- ⁸² Burgat Florence, *L'humanité carnivore*, Paris, Éditions du Seuil, 2017, p. 365.
- ⁸³ Sorman Joy, *Comme une bête, op.cit.*, p. 86 et 88.
- ⁸⁴ Fiddes Nick, *op.cit.*, chap. 5-7.
- ⁸⁵ Nous traduisons : « Kill the beast by all means, they say, but make it a contest, a ritual, and honor your antagonist [...] Eat him too [...], in order for his strength and courage to enter you. Look him in the eyes before you kill him, and thank him afterwards. Sing songs about him. », in Maxwell Coetzee John, *Elizabeth Costello*, London, Vintage Books, 2004 [2003], p. 97.